

d'une "science" qui s'empare de cette littérature. Cette science apparaît essentiellement comme une heuristique qui reconvertit les "solutions" proposées par le texte en cette question fondamentale qui en émane. (Elle serait ainsi le contraire de l'organisation herméneutique classique en questions et réponses.) Les contours de ces nouveaux "laboratoires" possibles se dessinent depuis longtemps. Ce qu'on appelle – d'une façon pas très heureuse – le "new historicism" joue largement avec la gamme des moyens permettant de comprendre le texte littéraire comme un point nodal des processus culturels. Placé sous le signe d'une "poetics of culture," ce texte représente autant ces processus qu'il en interprète les projets. Mais nous ne sommes pas tenus d'évoquer uniquement l'évolution actuelle pour illustrer cette pratique de la "science de la littérature." Elle a depuis longtemps obtenu des résultats durables lorsque, loin de toute auto-limitation méthodique, elle a étudié le texte littéraire dans son indécision – entre document et projet. C'est aussi pourquoi *Mimesis* d'Erich Auerbach n'a rien perdu de son actualité.

On ne peut limiter la littérature à la représentation de ce qui lui serait extérieure, qu'il s'agisse des structures économiques, du fonctionnement du pouvoir politique, des lésions de la psyché ou des institutions épistémologiques. Mais elle ne se réduit pas davantage à une hostilité à toute représentation. Elle apparaît plutôt comme une partie intégrante de ces processus producteurs de sens et de culture, qui, tout en recourant à la sémiotique poétique, s'accordent pour produire des dénominations sans références. Il apparaît cependant inévitable qu'une analyse sémantique axée sur la vérité passe à côté du double sens contenu dans sa logique fictionnelle. De cette façon, si l'on considère la littérature comme un laboratoire permanent, on n'a aucune raison de renoncer à une institution culturelle qui explore l'expérience constante qu'elle constitue au moyen de ses propres modes d'expérimentation, qui tentent de convertir le texte en autant de questions auxquelles il souhaiterait apporter une réponse.

Traduit de l'allemand par Manuel Meune

Universität zu Köln

"Let's hear, what you can do!" Notes sur l'avenir des études littéraires

Station-Service

L'avenir? Une affaire d'énergie, de carburant, d'impulsion bien dosée. Dans le cas des études littéraires, l'une des motivations premières est la jouissance qu'on puise dans un texte, le plaisir de lire et d'écrire, né du désir de dissoudre ou raffermir le moi et de la perspicacité du détective. Tout étudiant qui débute le sait bien. Les études littéraires gagneraient beaucoup si l'érotisme n'était pas souvent sacrifié à la bureaucratie – comme c'est le cas dans les universités allemandes surchargées. Pour qu'il en soit ainsi, il faut d'abord que l'esprit subversif examine ce qu'il peut détruire dans la machine administrative, dans l'industrie de la recherche et de l'enseignement, afin de créer un nouvel espace, pour son ancienne passion comme pour tout ce qu'il découvre de nouveau et d'inconnu lorsqu'enfin il en a le loisir – car les Muses font rimer loisir et plaisir. En revanche l'affairement sied mal toute pensée futuriste – de même que l'indolence. Car le problème n'est pas tant la souffrance que l'absence de questionnement quant au pourquoi de la souffrance. L'avenir des études littéraires serait plus serein si, tout en conservant le plaisir du texte, on consentait par ailleurs à envisager la motivation comme un objet de recherche. Ce qui fascine lorsqu'on lit ou écrit de la littérature – primaire ou secondaire – va au-delà du processus cognitif. Il devient urgent d'étudier de façon théorique les émotions et motivations – d'autant qu'on est loin de l'époque où l'on mettait en garde contre la lecture compulsive.

Fahrenheit 451 ou la guérison des esprits

Une danse de nouvelle année en l'an 2000 et quelques. Un couple tourne en silence. Le mot "sourire" a disparu et avec lui toute mimique, toute gestuelle. Les deux cherchent vainement une expression, se font des grimaces. L'Histoire pourrait peut-être leur aérer l'esprit. Ils entreprennent donc un voyage dans la colonie des hommes du livre, où ils se promènent au hasard parmi les différentes récitations. Le caractère unidimensionnel du présent ne tarde pas à disparaître derrière la "guérison des esprits." C'est ainsi que l'Histoire littéraire aussi conserve sa valeur, si elle n'est pas une fixation mélancolique sur le passé mais incite au contraire à transgresser des frontières par l'imaginaire, si elle transforme le poids de l'Histoire en joie de l'Histoire, en élargissant le sens du possible. En ayant la littérature pour objet, l'historien littéraire jouit du privilège, important et inquiétant, d'ouvrir l'accès à des

Géographie mentale.

La différence entre l'histoire de la littérature et les études littéraires résidait naguère dans le fait que la seconde se fondait sur des programmes contraignants et la première sur des personnalités emblématiques, qui formaient les "écoles" de l'art interprétatif. Ceci tend à disparaître. Les anciens maîtres, tenants d'une compréhension toute en finesse, ont disparu à mesure que la connaissance des faits augmentait considérablement; les programmes comme la psychologie ou la sociologie de la littérature, la linguistique textuelle, l'esthétique de la réception, la déconstruction, la littérature empirique, l'analyse discursive, le "new historicism," la sémiotique culturelle etc. ont perdu leur caractère impératif global. Il n'existe pas de théorie-maîtresse pour définir la discipline. Le chercheur littéraire de l'avenir n'évoluera pas en maniant des argumentations à sens unique, mais au gré de réseaux de communication mouvants et multidimensionnels. Il devra être en mesure d'ériger en principe l'aspect expérimental de son existence. La fonction et la valence de ses recherches dépendront de son positionnement sur l'"Internet," du degré de différenciation interne et de la sélection des connexions parmi les multiples possibles. Il sera l'instance qui perçoit et produit les relations, ni plus ni moins. À l'époque des Lumières, la créativité équivalait au "Witz," à l'esprit et on entendait par là le sens des relations. À l'inverse la deuxième moitié du XVIII^e siècle a vu émerger l'idée que rien ne vaut le génie. En fait, tous les efforts herméneutiques sont liés à cette représentation. Deux génies se rejoignent – le scientifique et le poète. Ce type de sublime semble aujourd'hui déplacé. Dans l'avenir, le chercheur en sciences humaines ne traduira plus la voix de Dieu, mais les voix des hommes qu'écoute Dieu. Ou l'"Internet." On peut envisager de multiples possibilités pour les branchements et les connexions. Ce qui est particulièrement prometteur pour les études littéraires est qu'elles combinent le réseau des textes littéraires avec d'autres réseaux de communication – divers langages spécifiques analytiques, pour les sciences humaines comme les sciences pures, divers réseaux médiatiques, artistiques etc. Les phénomènes d'interférence constituent un autre réseau. Et les philologies fondées sur des linguistiques "nationales" – études germaniques, anglaises, françaises... – ne représentent qu'une tentative parmi d'autres pour réduire la complexité. Leur prévalence actuelle dans les universités allemandes se comprend bien du point de vue de l'histoire des institutions, mais n'est guère convaincante d'un point de vue théorique. La même chose vaut pour des subdivisions à l'intérieur des disciplines telles que l'"histoire de la littérature allemande récente," l'"histoire de la littérature féminine" ou les "études littéraires en tant qu'études culturelles." Comme l'histoire des sciences devrait nous l'enseigner, la difficulté pour isoler une discipline dénommée "science de la littérature," pour étayer ce choix par une théorie convaincante, ne peut

pratiques culturelles ou conceptions du monde, à des styles de vie passés, sans en vérifier l'authenticité. Il peut présenter ce qui le fascine sans se sentir directement concerné ou sans devoir y prêter foi. En histoire de la littérature, les commentaires exposés sur le mode du possible orientent et désorientent à la fois, font appel au sens de la conservation, à la compensation ou à l'utopie. Aucun historien de la littérature ne sait quels éléments, parmi les traditions qu'il a fait revivre, seront encore assez efficaces pour susciter une dynamique actuelle. Il ignore s'ils seront récupérés par des projets culturels subversifs, réactionnaires ou révolutionnaires, ludiques ou fanatiques – indépendamment de l'éthique de son exposé, dont la complexité insoupçonnée donne la mesure de la distance qu'il conserve face aux tentations idéologiques. Il peut tout au plus s'assurer que le passé ne perd pas sa valeur subversive. Il est certes rare que les historiens de la littérature professionnels parviennent à entretenir ce souvenir vivant, ce qui tient sans doute au fait que le modèle mémoriel de la confrérie est plus artificiel que naturel. Car les reminiscences sont remises dans un entrepôt, comme un savoir qu'on peut répéter, réapprendre, placées à disposition dans ces greniers de la science, plus ou moins ordonnés selon des principes systémiques ou chronologiques. Le plus souvent, on collectionne des réponses au lieu des questions. L'inverse serait préférable. Un autre procédé mnémotechnique apparaît plus efficace – sans être facile pour autant: dans le cas on n'entrepasse pas, on grave. On burine les images, les souvenirs dans les tablettes de cire de l'âme ou du corps afin qu'elles restent vivantes. On y parvient si l'on trouve des questions qui ne cessent pas aussitôt d'être douloureuses. Cela réussit d'autant mieux qu'on cherche à transmettre le passé comme s'il était composé d'événements qui se soustraient à toute forme de pouvoir arbitraire et subjectif. L'ironie, l'aveu que toute variante peut être construite et déconstruite, ainsi que l'honnêteté intellectuelle, le dévoilement de la méthode de lecture, d'appréhension, d'interprétation n'y suffisent pas. Car on se crée ainsi une distance pour soi-même mais on n'offre pas aux autres la perspective ou la proximité dont ils ont besoin pour faire leurs propres expériences. Ceux qui racontent dans *Fahrenheit 451* de Bradbury et Truffaut trouveront toujours des auditeurs, parce qu'ils ne font que présenter les livres sans les interpréter. Mais les experts de littérature critique devraient être moins confiants, surtout qu'en édictant des règlements interprétatifs ou en figeant la terminologie, ils se constituent un domaine privé borné par des signaux de dangers tels que "Attention sens profond!", "Défense d'entrer!", "Destruction du passé en cours!" À l'avenir, les études littéraires devront régler un problème paradoxal, de façon théorique et pratique: créer un système de lecture est d'autant plus commode pour les autres qu'on y a effacé ses propres traces.

être résolue qu'au niveau du "matériel" du texte, des signifiants. En aucun cas on ne peut la résoudre par le sens qu'on attribue à la littérature à l'aide de notions générales telles que "nation," "histoire," "culture," "esprit" etc., qui sont interchangeables, peuvent être utilisées et combinées à loisir dans toutes les sciences humaines et sont complètement inutiles comme unités conceptuelles. On doit donc plaider pour une science générale de la littérature, qui s'efforce d'analyser avec conséquence la matérialité de la communication littéraire. Le champ d'investigation ne s'en trouve nullement limité. Si un texte ne peut être lu simplement comme un miroir de la pensée nationale allemande, du modèle familial bourgeois ou de l'histoire de l'émancipation féminine, il est permis de se demander par quelles stratégies poétiques un texte construit ou déconstruit ce genre d'idées, et comment ces idées influencent l'esthétique de la production. On n'exclut pas non plus une recherche historique comparative, qui peut analyser les formes d'expression d'après des critères de différence et de répétition, qui sépare l'ancien du nouveau et affine la perception de ruptures historiques. La reconstitution des anciennes traditions philologiques nationales tarde et c'est surtout au niveau de la théorie qu'on aura besoin de conceptions innovatrices. Il ne suffit pas, comme c'est actuellement de mise en Allemagne, de pratiquer un "grand nettoyage," de resserrer les cursus universitaires traditionnels. Il est indispensable de réorganiser le savoir. Les études littéraires du futur seront aussi confrontées au problème de l'interférence, du lien possible entre le réseau de communication littéraire et les réseaux de communication extralittéraires. Comparé au concept d'interdisciplinarité, encore largement imprécis, le concept d'interférence offre l'avantage de ne pas dériver du désir de ralentir ou d'encourager la recherche dans certaines disciplines, par la quête effrénée de règles communes et de catégories d'un haut degré d'abstraction. Il provient au contraire du malentendu – potentiellement désastreux ou productif – né de la transcription dans une discipline des conclusions de disciplines étrangères.

Qui se soucie de ce que nous écrivons?

Les études littéraires n'ont pas été établies en tant qu'institution universitaire pour l'amour de la littérature. Jusqu'à nos jours, elles ont été au service de l'idée nationale, de l'instruction bourgeoise, de l'humanisme européen, du socialisme réaliste, de l'idéologie du refus idéologique, de la formation à la liberté de conscience, de l'émancipation de la femme etc... En un mot, les études littéraires ont servi à produire des enseignants qui devaient aider à diffuser ces différentes idées au moyen de la littérature. On trouve encore une forme atténuée de ce détournement d'objectifs dans la réflexion sur la qualité des études littéraires comme préparation à la vie professionnelle, aux activités extra-scolaires telles que la gestion culturelle, les médias ou les

relations publiques dans les entreprises, dans la promesse de récompense liée à des qualifications telles que la facilité d'expression à l'oral et à l'écrit, la pensée créatrice, l'initiative dans le travail, la sensibilité sociale, l'étendue de la culture générale, la maîtrise de langues étrangères etc. Le savoir professionnel spécifique est alors facultatif. L'analyse littéraire pourrait aussi être remplacée par l'analyse des autres moyens de communication plus "actuels." Ce qui aujourd'hui est véritablement nouveau, c'est qu'il n'existe plus de ces mondes parallèles, "idéalistes," qui conféraient à la recherche littéraire son aura. Au contraire, tout chercheur en littérature est invité à définir le sens et la fonction de ses différentes activités pour le public visé.... Étrangement, cela n'est pas vécu comme une libération, mais comme un fardeau, bien que pour l'instant l'existence institutionnelle d'une discipline ne dépende pas encore de la réponse à la question de la légitimité. En Allemagne, dans les trente dernières années, le nombre des postes de professeurs d'études germaniques a été multiplié par dix. La cause essentielle en est l'afflux massif d'étudiants. À Cologne, dans mon université d'origine, quelque 6500 étudiants sont inscrits en "littérature allemande contemporaine." On trouve donc assez de personnes intéressées; et cela contredit quelque peu les lamentations sur la "fin de la culture littéraire," qui à mon avis n'ont d'autre but que d'escamoter la réflexion sur le but réel de la recherche littéraire. Il ne fait aucun doute que la littérature ne constitue plus, aujourd'hui, le principal vecteur de notre culture. Mais il reste que la perte de ce qui jadis allait de soi confronte la recherche littéraire à de nouveaux défis. En voici quelques exemples, présentés non pas selon un ordre de préférence, mais comme une série d'avis de naissance – lesquels font généralement suite aux avis de décès.

On devra par exemple analyser la littérature dans son rapport à d'autres techniques de communication, en observant son statut historique et actuel, ses fonctions, ses modes de réception et son pouvoir d'attraction. Il est aussi utile de comparer le battage publicitaire à l'intérieur et à l'extérieur du monde littéraire, ou les mises en scène et les règles du jeu dans la littérature, le théâtre, la danse ou le sport. Si tout chercheur ne doit plus, à l'avenir, se consacrer uniquement à la littérature, c'est tout simplement parce que cela ne sera plus possible et non parce qu'il s'agit de renoncer aux études littéraires. Il doit élargir son champ de compétence. Face aux multiples expérimentations intuitives qui apparaîtront, les anciens débats esthétiques redeviendront actuels. Il ne s'agira plus de dresser des florilèges de la littérature occidentale ou des catalogues à but pédagogique, mais de fournir des indications motivées qui aideront à choisir des lectures en offrant des repères à la curiosité. Car il existe bel et bien des critères pour séparer le bon grain de l'ivraie, comme par exemple la question de savoir si cela vaut la peine de relire une œuvre donnée. Dans ce processus de médiation et de publication il s'agit – avec circonspection – de reconnaître une "fin dernière" à la recherche littéraire,

qui dépasse la simple justification individuelle. La science de la littérature de l'avenir pourrait se donner pour tâche d'être une poéto-logie virtuelle, c'est-à-dire de stimuler la production dans la reproduction. Elle serait ainsi elle-même un mode d'expérimentation et non un mode de représentation d'expériences passées. Ceci lui vaudrait l'attention nécessaire de la part des lecteurs, parce qu'elle renouvellerait le jeu entre les fictions de l'ordre apollinien et la quête d'intensité dionysiaque, qui semble tout aussi actuel pour le tournant de siècle à venir que pour le précédent – la clarté constructive face à la profusion des stimulations intuitives, face au chaos des sensations lorsque plongé dans la vie, on renonce aux cadres philosophiques rigides; le vitalisme face à la démesure de l'ennui intuitif, de la fonctionnalité destructrice d'identité et de l'indifférence au monde des vivants. Dans cette optique, la littérature et la science qui a son étude pour objet n'auraient pas seulement une fonction compensatoire et thérapeutique, les lecteurs devraient alors suivre la recommandation que fait Rilke dans le onzième des "Sonnets à Orphée": "Auch die sternische Verbindung trägt./ Doch uns freue eine Weile nun/ der Figur zu glauben. Das genügt." Le véritable objectif est de façonner la réalité et non de la représenter. Certes pour que quelqu'un s'intéresse aux écrits des chercheurs littéraires, encore faut-il qu'ils disposent de médiateurs. Clarifier la relation entre les études littéraires et la critique dans les pages culturelles des journaux est une tâche de politique corporative à laquelle il faut s'atteler. La quête de nouveaux lecteurs n'est pas affaire de style ou de publicisation mais dépend bien de la coïncidence entre l'épistémologie et l'éthique. Car au départ, les travaux monologiques ne visent pas à communiquer. L'optique contraire consiste à se dégager de sa propre originalité à tous les stades du travail – de la définition du problème à la rédaction finale. Pour ces tests préliminaires, on a besoin d'être assisté. Ceci me donne l'occasion de remercier mes collègues et collaborateurs de Cologne – Eike Behrendt, Bernhard Dotzler, Regina Jorde, Andreas Kablitz et Ulrich Port – en espérant qu'ils auront reconnu leurs suggestions et corrections.

Traduit de l'allemand par Manuel Meune

Universität zu Köln

URSULA LINK-HEER

La place de la littérature dans la gestion des sciences

À la lumière des discours intarissables qui ont été et seront tenus sur la littérature, je ne veux pas gâcher inutilement l'espace mis à ma disposition en commençant à disserter sur tout ce qui ici n'est pas mon propos – l'esthétique philosophique et les questions annexes concernant le statut de la littérature du point de vue de la théorie de la connaissance; l'histoire du concept de littérature du point de vue de l'histoire des sciences – ou celle d'autres concepts voisins ou antonymiques; les débats actuels sur l'extension du concept de littérature et la mutation des anciennes disciplines philologiques et l'orientation des presque défuntes "études littéraires" vers les sciences des médias et de la communication ou vers les "études culturelles".

Je préfère laisser tout cela de côté. Plus encore, je ferai comme si le concept de littérature était loin d'être aussi problématique qu'on le pense, comme si nous pouvions laisser notre intuition nous indiquer ce qu'est la littérature. Contentons-nous pour l'instant de concéder à la littérature un statut distinct dans l'univers du discours, producteur ou vecteur de savoir. C'est seulement à ces conditions que nous approcherons la fragilité et la flexibilité du rôle de la littérature dans la "gestion" des sciences, au lieu de vouloir ancrer et fixer sa vocation dès le départ.

Avant d'aborder des aspects spécifiques de la théorie du discours, qui ont conduit à ces réflexions sur le rapport entre la littérature et les sciences, j'aimerais illustrer mon questionnement en rappelant un débat célèbre dans les années 1960: je veux parler d'une conférence de Charles Percy Snow en 1959, sur la thèse des "deux cultures" ("the two cultures"), finalement assez banale, mais qui, en raison de l'impact international, a été perçue comme un thème explosif et a donné lieu en Allemagne à une publication dont le titre éclairant était "intelligence littéraire et scientifique."¹ Au cœur de la thèse de Snow, qui se perçoit lui-même comme un "frontalier," on trouve l'expérience du fossé qui divise les deux groupes entre lesquels il fait la navette:

Two polar groups: at one pole we have the literary intellectuals, who incidentally while no one was looking took to referring to themselves as "intellectuals" as though there were no others. (...) Literary intellectuals at one pole – at the other scientists, and as the most representative, the physical scientists. Between the two a gulf of mutual incomprehension – sometimes (particularly among